

La pudeur *et/de/dans* la psychanalyse.

(Céline, j'ai pensé à toi en formant ce titre ☺)

Nous avons choisi pour 2026 de porter le regard sur le thème de la pudeur.

C'est d'abord Marie qui s'est saisie du sujet avec la présentation analysée d'Agnès, jeune fille victime d'inceste, dont les digues, les enveloppes sont rendues défailantes par la puissance du trauma. La confusion des langues y est centrale. Les postures de l'équipe hospitalière sont prises dans ces problématiques: Agnès est privée de toute intimité, en simple culotte sous l'œil permanent d'une caméra.

Céline aborde ensuite

la thématique sous l'angle lacanien. Elle évoque notamment la disparition du Q de l'alphabet utilisé dans les institutions catholiques. Ceci m'évoque une (re-)lecture récente: un passage de psychopathologie de la vie quotidienne: Die HURE (la prostituée en Allemand) entraîne l'oubli d'un titre de livre (Ben HUR) Or ce qui intéresse aussi REIK, et le "Kaësien" que je me pique d'être, c'est que les garçons du groupe oublient à leur tour le titre, suggérant ou attestant un communication d'inconscient à inconscient: on évoquera ici un pacte dénégatif qui permet au groupe de continuer, de se maintenir. Mais irait-on jusqu'à poser que l'alliance inconsciente ici nouée, permet une part de jouissance inconsciente, à l'instar du potentiel d'excitation auquel expose la lettre dissimulée?

On le voit la pudeur semble orienter le regard vers des directions plurielles. Elle semble tout à la fois une dans sa manifestation, et plurielle dans ses fonctions et ses intentions.

J'ai pensé que je pourrais peut-être contribuer à préciser un peu les contours de ce champ en parcourant (il est vrai à grandes enjambées) la réflexion psychanalytique à ce sujet. Voici donc quelques réflexions issues de cet exercice.

A/ Chronologie d'une notion : de Freud à Morel-Cinq-Mars

Cette première partie propose un repérage chronologique de la notion de pudeur dans l'œuvre de Freud, à partir d'une lecture des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, puis essentiellement en prenant appui sur le livre de José Morel-Cinq-Mars, qui suit pas à pas le cheminement de la pensée freudienne sur ce point. La seconde partie relira la notion à travers les développements psychanalytiques des groupalistes — Winnicott, Bion, Anzieu et Kaës...

Un point d'étymologie

Pudeur vient de *pudere* , qui signifie en latin « honte ». Le mot apparaît tardivement en français. Auparavant on utilisait *vergogne* , qui en ancien français était plutôt *vergonde* , et qui a donné *dévergondé* . Vergogne a disparu, sauf de l'expression « sans vergogne », qui signifie sans honte, sans pudeur. Dans cette racine-là, en tout cas, pudeur et honte semblent bien fortement associées.

I. Les *Trois essais* : la pudeur parmi les digues

On trouve dans le second essai sur la théorie de la sexualité un passage traitant de la pudeur : pendant la période de latence se constituent des forces psychiques qui, plus tard, feront obstacle aux pulsions sexuelles et, telles **des digues**, limiteront et resserreront leur cours — dégoût, pudeur et aspirations morales et esthétiques.

Freud ajoute que l'éducation, si elle contribue à ce processus, ne fait qu'accompagner un mouvement qui s'en passerait de toute façon, en ce qu'il procède de l'évolution et de la construction du sujet.

Freud propose de considérer que le facteur impliqué dans cette évolution psychogénétique vient du caractère inemployé de la sexualité infantile (absence de fonction de génération), et également du caractère pervers de cette sexualité infantile (partant de zones érogènes autres que génitales et produisant inévitablement ultérieurement du déplaisir).

Les excitations sexuelles, dans ce contexte infantile, feraient donc entrer en jeu des *contre-forces* ou des réactions qui, pour pouvoir réprimer ces sensations désagréables, établiraient des digues psychiques — dont la pudeur. (mais également la morale et le dégoût)

II. 1929, *Malaise dans la civilisation* : l'endiguement confié aux femmes

En 1929, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud, évoquant « l'endiguement des brûlants désirs de l'adulte... », avait aussi écrit : « Les femmes ne tardent pas à contrarier le courant civilisateur ; elles exercent une influence tendant à la ralentir et à l'endiguer » (p. 55). Le terme ici traduit par *endiguer* renvoie, dans le texte original, au mot *zurückhalten*, dont le sens est retenir, réprimer, contenir — ce qui donne l'idée d'une action par laquelle une force est appliquée à l'encontre d'une autre, comme le fait la digue pour dévier ou modérer les courants fluviaux et marins. Si l'on considère *zurückhalten* dans sa forme nominale, *Zurückhaltung*, on trouve alors comme sens : réserve, retenue, discrétion et réticence. Quittant la digue, on reviendrait donc au champ sémantique de la pudeur.

Cette dernière notation retiendra notre attention parce que le travail d'endiguement y est présenté comme opposé au travail de la civilisation, alors même que Freud a toujours semblé accorder à la digue le pouvoir civilisateur suprême. C'est d'autant plus intéressant qu'on est là dans un passage du *Malaise* où Freud avance l'idée que, dans une société qui se consacre à poursuivre des buts culturellement valorisés, il reviendrait aux femmes de

sauvegarder l'amour et le lien au plus proche. Dans la lutte d'Éros contre Anankè (dieu de la fatalité), la pudeur, ici confiée aux femmes, serait donc mise au service d'Éros — ce qui ouvre une perspective inédite, laissant imaginer une possible articulation entre érotisme et pudeur féminine qu'une lecture freudienne classique a pour habitude d'opposer.

III. Le cheminement freudien repéré par Morel-Cinq-Mars

1896 — La pudeur parmi les forces refoulantes

La pudeur est tout d'abord évoquée par Freud pour expliquer les forces refoulantes : il y a du déplaisir, parfois, par exemple lors d'un acte sexuel, en raison de la morale et de la pudeur (1896). Mais Freud note qu'il est des moments où ni la morale, ni le dégoût, ni la pudeur ne parviennent à arrêter ou retarder la satisfaction sexuelle : leur action est à l'évidence discontinue. Ce qui l'amène à penser que pudeur, dégoût et morale ne seraient pas la cause du refoulement, mais la conséquence d'une autre force : celle de l'angoisse. Ces questions ne seront jamais vraiment tranchées.

1905 — La pudeur et la pulsion scopique

Dans le premier des trois essais, la pudeur apparaît finalement comme une force de résistance à la pulsion scopique, participant en cela au développement de la normalité, mais oscillant dans ses effets entre névrose et perversion (cela semble être en fait le sujet de Freud dans ce passage). Freud insiste avant tout sur les effets d'un excès de pudeur, qui, au lieu de s'opposer à la fixation de la pulsion scopique, s'opposerait à la pulsion sexuelle elle-même.

Poursuivant sa démarche de repérage du cheminement de la pensée freudienne à propos de la pudeur, Morel-Cinq-Mars en vient à poser que :

« En somme, à rassembler ces hypothèses, on dira que les inhibitions sexuelles en général, et la pudeur en particulier, résultent d'une tendance interne à se détourner d'une excitation sexuelle et d'un facteur externe qui en serait le révélateur et pourrait lui-même être multiple : l'éducation, certes, mais aussi la rencontre d'une figure séductrice qui conforterait ou qui contrarierait l'apparition de la pudeur. »

Mais, pour plagier un présentateur célèbre en son temps : une inhibition sexuelle, à quoi ça sert ? Dans un premier temps, Freud en fait le résultat d'une contrainte issue du conflit entre le désir de satisfaction sexuelle d'une part et, d'autre part, la dépendance à l'autre qui impose une génitalisation de la sexualité (et pas que : également monogame, reproductrice, etc.). Avec la seconde topique, la formulation évolue : les inhibitions sont un facteur d'équilibre interne destiné à prévenir un conflit excessif entre Moi et Ça.

Deux étapes dans la pensée freudienne

Dans une première étape du développement de la pensée freudienne, la pudeur est pensée dans un contexte de réflexion sur l'opposition névrose–perversion : la pudeur y est alors

envisagée comme un bord participant à l'inhibition défensive contre la perversion — il faut ici entendre perversion comme tout ce qui ne concerne pas la sexualité génitale.

Or, dans un second temps, la pudeur, parmi les autres inhibitions sexuelles, surgit dans le jeu dynamique du développement sexuel. Alors la pudeur s'entend comme participant à la sublimation de la pulsion scopique, ce qui lui confère non plus une dimension uniquement interdictrice, mais au contraire une dimension créatrice, assortie d'un pouvoir de transformer la censure et les interdits du Surmoi.

IV. La psychanalyse et la pudeur : voir, savoir, dévoiler

Reste la question du rapport entre la psychanalyse comme discipline et pensée d'une part, et la pudeur d'autre part. Voir et savoir sont au cœur de la pensée et de la démarche analytiques. Le voir est dès l'origine un pivot de la problématique et du cadre (dispositif analytique : voir—être vu). Il faut voir derrière les apparences, dévoiler ce qui est caché. Il y a dès le départ, et continûment, une mise en tension de ce qui doit être découvert et de ce qui demande à être découvert. La règle fondamentale pose qu'on demande au patient de dire ce qu'il préférerait taire :

« Parlez malgré tout, même quand vous répugnez à le faire, ou justement à cause de cela. [...] N'oubliez jamais votre promesse d'être tout à fait franc, n'omettez rien de ce qui, pour une raison quelconque, vous paraît désagréable à dire. » (in « Le début du traitement », p. 94.)

Freud considère dans un premier temps la pudeur comme un élément de résistance à l'analyse. Mais bien vite se pose la question de la légitimité de l'analyste à pousser au dévoilement de l'intime. Freud lui-même entretient un rapport ambivalent à cette notion : *L'Interprétation du rêve* est en effet un exercice de dévoilement exemplaire.

Morel-Cinq-Mars rappelle qu'il s'adresse à une société viennoise confite dans un excès mortifère de pudeur. Freud revendique alors son impudeur au service de la science, mais il ajustera sa position, notamment dans les éditions ultérieures de l'ouvrage, au moment précis où il découvrira que son entreprise est plus que ce qu'il en pensait (rapport complexe au père notamment). C'est sans doute un des facteurs qui maintient la pudeur, pendant longtemps, dans un champ « mi-pensé », « mi-dit », duquel on peut sans doute l'extraire en la situant comme une **fonction de liaison et de délimitation de l'intime**.

V. Après l'Œdipe : moduler la pulsion scopique

Après l'Œdipe, la situation change profondément. Lacan souligne combien la sexualisation du regard aura transformé l'acte de (se) montrer en un « donner à voir », de sorte que ce qui sera vu sera toujours autre chose que ce qui sera montré. Morel-Cinq-Mars, après une longue analyse de l'expérience œdipienne chez le garçon et chez la fille, propose de considérer que la tâche de la pudeur devient alors de :

« moduler (rythmiquement et spatialement) les satisfactions de la pulsion scopique sans la laisser déborder les capacités du moi, tout en résistant à ce que pourraient avoir d'excessif les exigences du surmoi ou les exhortations de l'idéal du moi. L'image de la digue employée par Freud retrouve ici toute sa

pertinence : la pudeur doit diriger et dériver les eaux vivantes et tumultueuses de la pulsion scopique sans l'assécher ni la laisser tout détruire sur son passage. L'action de la pudeur va donc s'appuyer sur les mécanismes psychiques construits ou renforcés à la période de latence, l'inhibition, la formation réactionnelle et la sublimation, qu'elle veille à conserver réversibles de façon à garantir le libre jeu de la pulsation pulsionnelle (que pourrait illustrer le jeu des paupières), afin qu'au moment opportun – celui de la rencontre sexuelle – la pulsion scopique retrouve son amplitude et son intensité première.

»

Se dégagent alors deux modalités plutôt distinctes de pudeur post-œdipienne :

1. **La première, par formation réactionnelle**, plus radicale, revendique un plaisir de « ne pas regarder ». Elle ouvre les espaces de secret professionnel, permet les espaces d'intimité pour les prisonniers, ou encore ceux de la fin de vie, de la naissance, etc.
2. **La seconde, par inhibition**, plus subtile, atténue l'intensité du regard ou le pouvoir excitant des objets : elle baisse la lumière, elle tempère...

Enfin, on retrouve de la pudeur dans la sublimation, mais cette dernière n'est pas mise en œuvre par la pudeur.

VI. Pudeur et dégoût

On se souvient comment Freud inscrit la pudeur au sein d'une triade (pudeur, dégoût, morale). Si la pudeur porte sur le corps sexué, elle est aussi gardienne du *Leib* (corps anatomique). Elle concerne aussi les sécrétions, les viscères et les pensées, produits intérieurs de la psyché. Elle marque, éloigne ou atténue tout ce qui rappelle trop violemment l'origine, le corps maternel et ses flux dangereux. À ce titre, marquant des lignes, établissant des sas entre le dedans et le dehors, elle contribue à éviter l'indistinction et protège le narcissisme.

« Comme pour la pudeur, la contribution du dégoût à la formation de la sexualité adulte fut [dès lors, et] pour longtemps, écartée de la réflexion psychanalytique, et la tendance fut désormais d'y voir essentiellement une construction culturelle. [...] On dira [par conséquent] que le dégoût partage avec la pudeur d'être en lien direct avec le corps. Tous deux présentent cette même caractéristique de répondre à des processus psychiques dont la transposition somatique est immédiate, évidente et irréfutable. Le dégoût n'est ni une idée, ni une image ; comme la pudeur, la pulsion ou le symptôme, il se situe à la frontière du psychique et du somatique. »

« Le dégoût trouverait son origine dans un désir de sauvegarder l'identité de celui qu'une frontière mettrait en péril, soit qu'elle soit manquante et menace l'identité de dissolution, soit qu'elle soit haïe parce que marquant l'insupportable distance entre soi-même et l'Autre. »

C'est ainsi qu'on peut poser que la pudeur n'est pas le dégoût, et même que, d'une certaine manière, elle le prévient — dans la mesure où, moins péremptoire dans ses refus, elle

permet qu'il n'apparaisse pas et rend ainsi possible de désirer le désir de pénétrer le corps de l'autre.

B/ Bref passage du côté des groupalistes et de leurs précurseurs (mise en bouche pour ouvrir la discussion et pourquoi pas d'autres recherches)

Pendant et après ce cheminement dans les brumes de la pudeur sur le versant analytique,

j'ai pensé à **Winnicott** et à "la capacité d'être seul" qui m'a fait rebondir sur l'affirmation winnicottienne mainte fois entendue: "un bébé tout seul ça n'existe pas". J'ai pensé au faux-self, au vrai-self, et à la nécessité qu'il soit protégé d'une exposition trop directe, faute d'être détruit.

J'ai repensé à "la consultation thérapeutique et l'enfant", à la manière dont l'espace transitionnel s'anime de la retenue et du respect de l'intimité de l'enfant. J'ai pensé que l'enfant et le clinicien prenaient alors place au sein d'un espace pudique, défini par l'observance d'une retenue (on n'est pas loin de la métaphore de la digue) aux fins que s'écoulent les phénomènes transitionnels attendus.

J'ai pensé à **Bion** au contenant/contenu, et à la fonction alpha qui diffère et transforme les éléments Bêta. Je me suis demandé si l'on pourrait parler d'une "fonction pudeur" qui transformerait des éléments bruts, et contenus abordable et favorable à la rencontre du corps de l'autre.

J'ai évidemment pensé à **Anzieu**, à l'affect de honte et à l'enveloppe trouée, à l'exposition subie, à l'intrusion du regard dans le corps psychique. Je pense que le cas d'Agnès illustre assez la fonction de la pudeur lorsque les enveloppes se déchirent, lorsque l'interstice entre les deux feuillets n'assure plus sa fonction "liaison et de délimitation de l'intime". Liaison, parce que le feuillet interne assure la contenance de l'excitation en la liant aux représentations; délimitation parce que le feuillet externe, notamment avec la formation réactionnelle (ne pas voir), définit les contours de l'intime. L'enveloppe ainsi considérée devient certes une digue, mais son fonctionnement se révèle infiniment plus complexe que dans la métaphore freudienne: c'est une digue qui dévie, filtre et transforme au fond les flux qui s'y cognent de part et d'autre.

Enfin je me suis demandé quelle place avait la pudeur dans l'espace du lien cher à Kaës. J'ai repensé à mon exemple de pacte dénégatif glané dans "Psychopathologie de la vie quotidienne" entre les jeunes étudiants passionnés de christianisme: Qu'aménage la pudeur entr'eux, permettant au groupe de se maintenir dans un équilibre favorable entre isomorphie et homomorphie? L'enveloppe psychique groupale dialogue avec le feuillet externe subjectif, ce dernier semble même pour partie en procéder, laissant entendre que la pudeur d'une enveloppe n'est ni subjective, ni intersubjective, mais interstitielle, mise au travail du groupe ET du sujet.

Il aurait fallu mentionner bien d'autres auteurs. Je regrette notamment de ne pas prendre le temps d'évoquer la confusion des langues de Ferenczi, tout en me souvenant que Marie y a consacré un assez long développement.